

DISCOURS DE RÉCEPTION
DE
JOSÉ CABANIS
À L'ACADÉMIE FRANÇAISE
ET RÉPONSE DE
JACQUES
DE BOURBON BUSSET

nrf

GALLIMARD

Discours de
M. José Cabanis

M. José Cabanis ayant été élu à l'Académie française à la place laissée vacante par la mort de M. Thierry Maulnier, y est venu prendre séance le jeudi 20 juin 1991 et a prononcé le discours suivant :

Messieurs,

Voici peu, alors qu'une guerre, cruelle comme elles sont toutes, battait son plein, j'ai entendu certaines sources d'information dire que c'était *l'enfer*, sur les routes. Celles de la France, conduisant à la montagne et à la neige, en province. La province, c'est où l'on va pour les vacances, le divertissement, et quelques jours. Certains y sont nés, mais on n'y vit pas, on ne saurait y vivre. Un grand écrivain contemporain, qui ne fut pas des vôtres, mais ministre, a eu un mot pénible pour la province.

Le sentiment de gratitude que j'éprouve à me trouver parmi vous, tous ceux qui vivent loin d'ici devraient le partager. Pour la première fois, cette distinction si enviée d'être admis dans votre Compagnie, vous en avez comblé un pur provincial. Depuis quelques années, Dieu sait avec quel bonheur vous avez pratiqué l'ouverture féminine. Voici maintenant l'ouverture provinciale. Soyez-en de tout cœur remerciés, d'autant que ma province a été de longue date maltraitée.

Écrivant à sa fille, il y a à peu près trois cents ans, M^{me} de Sévigné rapporte qu'elle vient d'entendre le sermon de la Passion, à Saint-Paul. Elle avoue qu'elle était prévenue contre le prédicateur, un certain abbé Anselme. « Je le trouvais Gascon, dit-elle, et c'était assez pour m'ôter la foi en ses paroles. » Plus près de nous, c'est un ténor que François Mauriac avait entendu à Aix-en-Provence. Il appartenait, dit-il, « à l'espèce la plus commune, disons *de Toulouse* ». Entre les deux, dans une revue couleur saumon de 1933, Henri de Régnier évoquait la rencontre de Chateaubriand et de Léontine de Villeneuve, jusque-là non identifiée, et il ajoutait : « J'avoue que je l'aimais mieux inconnue... Savoir que la Sylphide de Caunterets fût Toulousaine, cela me l'a gâtée un peu. » Et pourquoi donc ? Puisqu'il est ici nécessairement question d'académie, j'aurais pu assurer à Henri de Régnier que celle des Toulousaines n'a rien à envier à personne.

Reclus dans ma province, d'où vous m'avez fait l'honneur de me faire si glorieusement sortir, je n'ai vu Paris qu'en 1945, à 23 ans. Pour que je rencontre personnellement Thierry Maulnier, il a donc fallu qu'il vînt jusqu'à moi. Cela s'était passé en 1937 ou 1938; jusqu'à ces derniers temps, je ne savais plus. J'avais vu un jeune homme plus âgé que moi, mais pas de beaucoup, semblait-il, très grand et long, avec un regard attentif, myope et sérieux derrière des lunettes. Il était accompagné d'un ami, que j'ai supposé longtemps être Jean de Fabrègues. Ils avaient fondé une revue, *Combat*, qu'il s'agissait de présenter dans un cercle d'étudiants. Un numéro ancien de cette revue m'a permis, l'hiver dernier, de découvrir l'annonce de cette réunion et donc sa date, le 17 mars 1938, et que c'était René Vincent qui assistait Thierry Maulnier. Ils devaient traiter le sujet suivant : « Nos raisons de combattre, pour le vrai Nationalisme contre l'Argent, le vrai Socialisme contre la Démocratie. » Programme caractéristique de ce qu'il y avait d'original, et d'un peu subversif, dans la pensée de Thierry Maulnier. Après la réunion, il nous parla en comité plus restreint, puis écouta nos remarques et nos suggestions.

Ce fut pour lui l'occasion d'une réponse que je n'ai pas oubliée, à vrai dire la seule phrase que je lui ai entendu prononcer dont j'ai gardé exactement le souvenir. L'un de nos camarades lui avait dit que sa revue était intéressante, mais que peut-

être elle atteindrait un public plus vaste si son abord était plus facile, son contenu à la portée de lecteurs moins avertis. Thierry Maulnier répondit : « Cela ne me paraît pas nécessaire. »

Les cinquante ans qui ont suivi n'ont pas démenti ce propos, ce parti pris chez Thierry Maulnier de ne jamais chercher le succès en adoptant ce qu'on appelle dans le jargon d'aujourd'hui *un profil bas*, à étendre son public en se souciant de lecteurs moyens, qui sont nécessairement le grand nombre. Il dit de Victor Hugo qu'il fut « prophète pour grand public », ce ne fut pas son cas.

Aucune complaisance jamais. J'ai relevé cette affirmation : « Démontrer est vain, fatigant, ennuyeux et vulgaire. » Sa curiosité était multiple, qu'il s'agisse de politique ou de littérature, du sens des mots, des coutumes, de l'homme en général, de la femme en particulier, de ce que pourrait être un art de vivre, ou plutôt de ce qui pourrait rendre cette vie tolérable. Les réflexions qui en résultaient, on aurait dit qu'elles n'étaient que pour lui, sans qu'il songeât à convaincre. C'était une pensée libre, née d'elle-même et de l'occasion, une pensée surtout solitaire, qui rappelle la naissance de celle de Descartes quand celui-ci raconte : « J'étais alors en Allemagne... Je demeurais tout le jour enfermé dans un poêle, où j'avais tout loisir de m'entretenir de mes pensées. »

S'entretenir de ses pensées, sans souci d'un interlocuteur, il me semble qu'il y a de cela chez Thierry

nrf



92-1 A72569

ISBN 2-07-072569-3

Extrait de la publication

73 FF tc